

Briefe Alexander von Humboldts an Johannes von Müller

Autor(en): **Bonjour, Edgar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **10 (1960)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-79854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BRIEFE ALEXANDER VON HUMBOLDTS AN JOHANNES VON MÜLLER

Herausgegeben von EDGAR BONJOUR

Über die Beziehungen des Naturforschers zum Geschichtsforscher schweigt sich die umfangreiche Alexander-von-Humboldt-Forschung, soweit wir sie überblicken, vollkommen aus. Nun liegen aber unter der Signatur Mülleriana 228 in der Stadtbibliothek Schaffhausen sechsundvierzig Zettel und Briefe Humboldts an Müller, bis auf einen alle undatiert und schwer leserlich, die in den Jahren 1806—1808 geschrieben sein müssen. Sie werfen neues Licht auf unsern nationalen Historiker während seines Berliner Aufenthaltes, einer für ihn entscheidungsvollen Zeit, und beleuchten auch menschliche sowie wissenschaftliche Aspekte der Gestalt Humboldts. Nachfolgend werden diese Dokumente in Auswahl, in der alten Orthographie, jedoch mit moderner, das Verständnis fördernder Interpunktion herausgegeben. Die Chronologie, die ein Ordner im letzten Jahrhundert an dem Briefbündel vorgenommen hat, kann nicht ganz stimmen. Wir haben uns trotzdem aus verschiedenen Gründen entschlossen, sie hier beizubehalten. Die Briefe Müllers an Humboldt bleiben unauffindbar. Laut einer Mitteilung der Handschriftenabteilung der Deutschen Staatsbibliothek in Berlin befinden sich im Nachlaß Alexander von Humbolts und in den Beständen ihrer Autographensammlung keine Manuskripte Müllers. Bei der Kollationierung der Briefe hat uns Herr Dr. August Burckhardt, bei der Identifizierung der Namen Herr Dr. Markus Fürstenberger geholfen.

fol. 3. — Oui, cher ami, pilez y des cartes. J'y irais avec vous, mais j'y ai été hier avec M. Bonpland¹ sans en avoir trouvé aucun. Je crains que le G. Hulin² soit parti la nuit. Daru³ nous recommandera sans doute au nouveau souverain, car le B. de logement pourrait en attendant exercer la vengeance charitable. Je pourrais me défendre par Bonpland que je loge. Adieu mon excellent ami.

fol. 4. — Je ne possède pas Viera⁴ hist. des Isles Canaris moi-même, je n'en ai qu'un extrait fait sur mer (dans la mer du Sud), car j'écris tout ce que je lis. Viera dit t. II p. 271: [unleserlich] écrit que les Huguenots faisaient alors des pirates et venaient de La Rochelle à Ténériffe faire des esclaves. Or la conquête de Ténériffe par les Espagnols ne fut qu'en 1496

¹ Aimé Bonpland (1773—1858), französischer Naturforscher, begleitete 1799 Humboldt auf seiner Reise nach Amerika.

² Pierre Augustin Hulin (1758—1841), französischer General, Gouverneur von Berlin.

³ Pierre Antoine Bruno Daru (1767—1829), französischer Staatsmann, arbeitete am Friedensvertrag von Tilsit mit.

⁴ JOSÉ DE VIERA Y CLAVIJO, *Diccionario de historia natural de las Islas Canarias*. Las Palmas de Gran-Canaria 1799.

et la grande peste des Guanches⁵ appelée Modorra fut attribuée aux cadavres non enterrés (restes de la bataille de la Laguna 1494) de sorte que s'il était vrai que nos ancêtres les Calvinistes ont été un peu voyageurs et pirates, ils pourraient bien avoir trouvé encore des Guanches en 1540 ou 1550. Aussi Palme ne fut conquis qu'en 1493.

De mon quartier général le 29, Je vous embrasse de cœur et d'âme.

J'aurais bien à effacer mon inculpation. Voici ce que j'avais mis: «On dit que même les Huguenots de La Rochelle venaient enlever des esclaves Guanches. La pyratèrie, l'esprit de conquête, la liberté religieuse et politique, tout se confondait dans ces tems barbares.»

fol. 6. — Je vous supplie, mon excellent ami, de remercier Mr. Lang⁶ de l'opinion flatteuse qu'il a bien voulu avoir de mon discours. Il me disculpera si je ne puis lui en communiquer des morceaux détachés par ce que j'ai refusé la même chose avant à Mr. Biester⁷ que je ne voudrais pas blesser. Le discours fait partie d'un petit ouvrage qui va paraître sur le champ et Mr. Lang voudra bien choisir alors ce qui lui paraîtra le moins mauvais. Je signe et je retouche même encore ce que j'ai lu à l'académie. J'aurais d'ailleurs bien voulu faire quelque chose qui aye été agréable à Mr. L. avec lequel j'ai eu d'anciennes liaisons par Forster⁸ et Jacobi⁹.

Le mécontentement était à prévoir. Aussi nous l'avons prédit. D'ailleurs il n'y a eu d'autre cause que l'inertie des masses. Je vous embrasse.

fol. 7. — Je regrette infiniment que je ne puis exécuter le projet de profiter aujourd'hui de votre aimable société chez Madame de B. Je trouve que j'ai tant à travailler avec M. de Buch¹⁰ pour tirer le catalogue de mes fossils américains que je dois profiter de tous les momens du court séjour que ce savant fait ici. Il part en 51 jours pour la Norvège et l'Islande. Heureusement que je n'avais pas encore écrit à Mad. de B. et je vous supplie par conséquent, mon digne ami, de lui dire que ma santé m'empêche encore de la venir voir.

Et M. de Dalberg¹¹ qui parle des ancêtres de Fesch, dieser Herr... On le fera abdiquer, vous allez voir, tout de suite.

fol. 9. — J'ai été toute la matinée avec Maret¹². Il a été beaucoup question de vous. Il vous a beaucoup loué. Il vous connaît par un jeune Lacuée, secrétaire français (je crois à Vienne). Il m'a dit qu'on a imprimé dans une

⁵ Guanchen, Urbewohner der Canarischen Inseln.

⁶ Karl Heinrich Lang (1764—1835), seit 1801 als Archivar im preußischen Dienst.

⁷ Johann Erich Biester (1749—1816), Aufklärer, Mitglied der Preußischen Akademie der Wissenschaften.

⁸ Georg Forster (1754—1794), Reisender und Schriftsteller.

⁹ Friedrich Heinrich Jacobi (1743—1819), Aufklärer.

¹⁰ Christian Leopold von Buch (1774—1853), Geognost, Mitglied der Preußischen Akademie der Wissenschaften.

¹¹ Karl Theodor von Dalberg, Kurfürst von Mainz, Reichskanzler und Metropolitan für ganz Deutschland, ernannte im Frühjahr 1806 den Onkel Napoleons, den Kardinal Fesch, zum Koadjutor und zum Nachfolger im deutschen Erzkanzleramt.

¹² Hugo Bernhard Maret (1763—1839), Generalsekretär und Staatssekretär Napoleons.

gazette anglaise que le manifeste était votre ouvrage, mais qu'il savait que c'était faux. Je le lui ai prouvé aussi. Ainsi vous voyez qu'il n'y a rien à craindre pour vous. Je lui ai assuré que jamais vous n'aviez été mêlé de rien et que vous viviez en simple philosophe.

fol. 10. — Certes, mon respectable ami, que rien n'est plus éloquent et plus beau que ce morceau. Aussi ne sera-t-il pas sans effet, car il est fait pour soutenir ceux qui désespèrent. Et le désespoir est aussi coupable que la malice ou la pusillanimité.

fol. 11. — Peut-on être si savant et si bon en même tems. J'ai assaisonné mon ragoût de ces beaux noms. Mais hélas! il y a des personnes qui ont voulu me faire douter si le [Lücke im Ms.] Navire du désert se trouve dans l'Ancien Testament. Ce serait perfide, vous n'en doutez pourtant pas, quoique si l'on me tuait, je ne saurais dire que je l'ai lu moi-même dans ces anciennes annales du monde primitif. Un mot de consolation. Vous m'avez si bien sauvé avec ce traité d'Anténor[?].

fol. 12. — Ich habe gestern zuerst Ihren Cid¹³ gelesen. Er bildet ein herrliches Ganze [folgt unleserliche Stelle].

Ich pflege meine Naturgemälde gern mit dem Schicksal der Menschen in Verbindung zu bringen. Solche Stellen erschließen mir den Erdkreis. So habe ich denn auch gesagt, daß die mittelasiatischen Steppen großen Einfluß auf die jüngsten Weltbegebenheiten gehabt. Darf ich außer den Hunnen wohl andere, z. B. Avaren nennen, [unleserliche Partie] wohl eigentliche ebene Steppen bewohnende Hirtenvölker gewesen, oder lebten sie nicht vielmehr in den Gebirgen der kleinen Bucharei? Bloß drei Worte, Theurer, was Ihnen das Gedächtnis giebt. Sie sehen, ich lasse mir Menschen und Vieh in meine Bilder hineinmalen.

fol. 15. — Certainement que je n'irai pas au thé auquel on m'a aussi invité. C'est trop plat. Dites d'ailleurs toujours d'aussi utiles vérités comme hier. Ces gens ont déjà oublié qu'on les a battu il y a un mois et qu'ils sont les mêmes et le seront toujours.

fol. 16. — Non, mon cher ami, je n'ai pas reçu d'invitation et je n'ai pas vu Mr. Maret. Vous briserez votre lance tout seul. Je vous embrasse.

fol. 17. — Vous me croyez plus méchant que je le suis, mon respectable ami. Je ne vous blâmerai pas de ce que vous lisez en français. Je puis me figurer mille et mille raisons pour lesquelles moi-même je préférerais cette langue. J'en conçois une pour vous qui est très forte. Les Français seraient toujours intrigués de savoir ce que vous avez lu et en quel sens. En traduisant, en faisant un rapport verbal à celui qui ignore l'allemand on pourrait défigurer le sens et vous risquerez alors sans doute. En lisant en français ce mésentendu est impossible. Tout le monde peut juger par lui-même. Je suis surtout content que vous lisiez. Vous répandez de la fraîcheur et de la force sur tout ce que vous traitez. Je soignerais vos intérêts à l'Acadé-

¹³ Historische Einleitung zu Johann Gottfried Herders Cid, von Johannes von Müller, Tübingen 1805.

mie. Mais l'objet de votre mémoire — vous cherchez les difficultés. C'est bien hardi, mais vous savez tout surmonter¹⁴.

Pouvez-vous me prêter ma *Physionomie des Plantes*?

fol. 18. — Je vous renvoie, mon excellent ami, votre trahison. Veuille la destinée que ceux qui appellent les légions Asiatiques au sein de ce pays saccagé ne finissent pas à vous trahir d'avantage. Je n'ai vu dans votre annonce¹⁵ que le désir de stimuler l'énergie des Allemands, de leur dire que leur patrie cesse d'exister dès qu'ils la déclarent perdue. Parler en faveur des Etats n'est sans doute pas trahir la cause de la liberté. Mais vous citez le Grand Duc de Berg... Donc il est clair que lui aussi vous a envoyé de ces L[unleserlich] d'or; donc il est clair que vous le flattez comme un Roi que vous destinez à la Prusse... Que ne peut-on pas tout prouver en ce monde avec un peu de bonhomie baltique. Je me chargerai de la place de votre accusateur et de votre défenseur public.

Mais en sérieux, je le répète, sommes-nous des enfans que l'on connaît depuis hier. Si nous sommes enfans, c'est dans le sens que les Grecs l'étaient vis à vis des Egyptiens. Un homme comme vous ne se juge pas d'après une annonce de gazette. Vous ne devez jamais répondre autre chose que ces mots «Voyez l'ensemble de mes écrits». Vous empirez le mal si vous avez l'air d'entendre avec intérêt ce que l'on vous rapportera sur les jugemens lancés contre vous. Je sais par exemple il y a plus de trois semaines que Binder possède une Philippique contre vous émanée de la plume de Gentz¹⁶. Je ne vous l'aurais jamais dit sans l'orage qui me menaçait hier dans votre âme. Binder a été délicat. Il ne l'a montré à personne. Moi-même je ne l'ai pas vu, et si vous voyez B. vous devez faire semblant de l'ignorer. Gentz a voulu vous traiter en Satellite. Il n'a jamais rien conçu à votre manière de voir. Aujourd'hui il voudrait vous chauffer comme Calvin a chauffé Servet. Mais

claudite iam rivos, pueri: sat prata biberunt¹⁷.

fol. 19. — Je vous sais gré de la franchise avec laquelle vous me dites avoir été accusé devant vous. Cela n'a eu rien de bien frappant pour moi. J'y connais mes compatriotes. Il faut citer des noms et l'on aime à faire dire aux autres ce que l'on craint de dire soi-même. Aussi le coup est mieux porté s'il vient de près. Avant le retour du Roi¹⁸ ce ne sera pas la dernière

¹⁴ Müllers Absicht, in der Preußischen Akademie der Wissenschaften die Gedächtnisrede auf Friedrich II. zu halten.

¹⁵ Besprechung Müllers von «Der rheinische Bund» 1806, in der Jenaischen Allgemeinen Literaturzeitung 1807.

¹⁶ Friedrich von Gentz (1764—1832), Publizist; s. GUSTAV SCHLESIER, *Briefwechsel zwischen Gentz und Johannes v. Müller*, Mannheim 1840, S. 269 ff.

¹⁷ Humboldt, der die Verse Vergils offenbar aus dem Kopf anführt, hat umgestellt und schreibt «Claudite iam pueri rivos, Sat iam prata bibere». Vergil, *Eclogen* III, 111; freundliche Mitteilung von Herrn Prof. Harald Fuchs.

¹⁸ König Friedrich Wilhelm III. von Preußen war mit seiner Familie nach Königsberg geflohen.

ruse de ce genre. Je vous en ai voulu d'avoir lu en français. Je vous l'ai dit publiquement chez Mad. de Berg. Je puis l'avoir répété. Cela n'est pas accuser de haute trahison un homme que l'on respecte. Est-ce à votre âge que l'on change d'opinion sur vous. Vous êtes trop vieux pour croire qu'il naisse en vous une manière d'être qui ne vous soit particulière. Vous êtes trop jeune pour ne pas croire que votre imagination ne vous présente un aspect des choses bien différent de celui qu'ont les âmes communes. Si je m'étais cru coupable envers vous dans le sens que vos amis le prétendent, j'aurais été bien gauche de vous avoir envoyé la lettre à Ebeling¹⁹. Je puis être inconséquent, mais je ne suis jamais méchant. Je ne puis jamais cesser d'admirer ce que j'ai admiré dès mon enfance. C'est un don du ciel que la fraîcheur de caractère que vous possédez. Que les Dieux vous la conservent pour la gloire de cette patrie que nous disons «que vous trahissez».

fol. 20. — Ihre Mißstimmung hat mich fast gekränkt. Vielleicht kann ich das Übel in etwas mindern. Ich schreibe deshalb die Anlage, die Sie selbst gelegentlich nach Hamburg senden können, an Ebeling. So etwas pflegt doch Effekt zu machen; denn ich kenne Hamburg und den Klatsch, so daß ich weiß, daß man Briefe von mir dort öffentlich vorliest. Ich denke ziemlich geschickt geschrieben zu haben und werde es mir zum Gesetz machen, ähnliche Worte auch Göttingen und Weimar zustellen zu lassen. Erkennen Sie darin, theurer Mann, nichts als den Wunsch, nützlich zu sein und Ihnen einen Beweis meiner unveränderlichen Verehrung zu geben.

Ebeling steht in der größten Achtung bei allen Hamburgern, und auch ich gelte diesen etwas als ein dort Erzogener!

fol. 21. — Telle est la vie de l'homme, mon excellent ami. Aussi mes jours ne découlent pas avec une égale douceur. Cependant rien n'est durable, ni la tranquillité ni le chagrin. Les trois nouvelles que vous me donnez sont très importantes et vous voyez que le mal n'est pas si général que vous le supposiez. On détruit une réputation factice, mais l'on ne ternit pas la gloire d'un homme qui a construit un grand édifice aere perennius. Mais de grâce, soyez un peu adroit et tirez parti de la traduction de Goethe²⁰. C'est un fait très marquant. Il faut l'annoncer dans une de nos gazettes.

Jetez les yeux sur la lettre de Stapfer²¹ du Nov. Elle n'arrive qu'aujourd'hui. Elle est mal écrite, mais ses idées sont bien intéressantes.

fol. 22. — Ich sehe, daß mein Brief Sie in einer fürchterlichen Gemüthsstimmung getroffen hat. Er hätte Sie erleichtern sollen. Sie sehen, wie nicht alle Menschen gleich hart über Sie urtheilen! Ich beschwöre Sie, sich nicht Ihrer Schwermut zu überlassen, das ist Ihrer nicht werth. Wer sind die Menschen, die Sie verleugnen? Sind sie Ihrer werth, haben sie etwas hervor-

¹⁹ Christoph Daniel Ebeling (1741—1817), Stadtbibliothekar von Hamburg.

²⁰ Die Übertragung der Akademierede Müllers ins Deutsche durch Goethe erschien unter dem Titel «Friedrichs Ruhm» zuerst am 3. und 4. März 1807 in der Jenaischen Allgemeinen Literaturzeitung N. 53 und 54, S. 209—211, 213—215.

²¹ Philipp Albert Stapfer (1766—1840), helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften, verbrachte seine zweite Lebenshälfte in Frankreich.

gebracht, was Ihren Werken gleicht? Ich erkenne, daß Ihre Lage umso widriger ist, als Ihre Gutmüthigkeit Sie einst diesen partheisüchtigen Damen und Männern zu sehr überliefert hatte. Aber setzen Sie, theurer Freund, allem ein Ziel. Folgen Sie bloß Ihrem eigenen Gefühl. Machen Sie sich unabhängig von diesen Urtheilen, leben Sie bloß mit den Menschen, die Sie in Ihren Gefühlen nicht stöhnen. Das menschliche Leben ist kurz. Warum wollen wir es uns verbittern? Möge ich Sie aufrichten können. Kümmern wir uns weniger um diesen Sumpf. Denken Sie an das, was Sie hervorgebracht und an das, was Sie noch schaffen können, so wird Ihnen alles andere erbärmlich und unwichtig erscheinen. Auch ich bin oft tief gekränkt worden. Als sinnlicher Mensch schließe ich die Augen zu und denke nur das schäumende, küstenlose Meer. In dem Bild des Geistes erweitert sich dann mein Gemüth. Noch einmal, ich beschwöre Sie, erhalten Sie sich Ihre Heiterkeit. Ihre Kraft, alle Frischheit Ihres Styls hängt von dieser ab. Gute Nacht.

fol. 23. — Que vous êtes bon! J'ai profité de toutes vos remarques, cher et respectable ami. J'ai correcté le Balkasch See dans l'Aral See²². Le premier est plus à l'est du dernier et termine proprement la Steppe. Je connais les hypothèses sur Quivera [?]. Le nom des Seri et Seres, peuplade de Californie, y appartient en la Chine des anciens! Tout cela est hasardé. Mais il faut tout remuer. Vous savez (le G. Hulin me l'a dit) que les Russes sont cernés entre Königsberg et Elbing et que l'Empereur est à Königsberg c. à d. il en était à 4 lieues quand le courrier partait. Pas de Tübingen — Non! Paris!²³.

fol. 24. — L'idée que vous voulez pourtant nous quitter si promptement m'attriste, mon excellent ami. Vous devez aller à Paris et directement. Je crains que Tübingen ne vous accomode pas. Des heures fixes, la petitesse de la ville, le clabaudage, votre manque de voix... Et l'Empereur s'occupera de vous. S'il ne l'a pas fait jusqu'ici, c'est qu'il est trop occupé. Que ne faites vous sonder Maret par Pardo[?].

Mes lettres avec Cotta²⁴ se seront croisées. Je lui ai envoyé des MSS il y a 15 jours. Ecrivez-lui, je vous supplie, que je travaille beaucoup et pour lui. Dites-lui surtout que ma statistique du Mexique sera un ouvrage qui se vendra comme du pain frais, si vous passez un moment chez moi demain pour y jeter les yeux. Adieu mon excellent ami.

fol. 25. — Je serai jaloux de recevoir amicalement tous ceux qui jouissent du bonheur d'être lié avec vous. Pour ce qui est de l'art de mineur je suis en peine de vous nommer un ouvrage pour des objets qui ne se traitent que pratiquement. *Delius Anleitung zum Bergbau*²⁵ [folgen weitere bibliographische Angaben]. Agréez les assurances de mon tendre attachement.

²² Balkaschsee und Aralsee in Innerasien.

²³ Müller war im Begriff, einen Ruf als Professor der Geschichte an die Universität Tübingen anzunehmen; s. WILLY ANDREAS, *Johannes von Müllers Berufung nach Tübingen*, Schaffhauser Beiträge Bd. 32, 1955, S. 5—33.

²⁴ Johann Friedrich Cotta (1764—1832), Verleger; s. MARIA FEHLING, *Briefe an Cotta*, Stuttgart und Berlin 1925, S. 135—176.

fol. 31. — Ich soll anliegendes MS morgen auf die Post geben. Wollten Sie, verehrungswerther Mann, bei Ihrer ausgebreiteten Gelehrsamkeit, es wohl einer Durchsicht würdigen und auf einem Blättchen alles zu ändernde andeuten? Verzeihen Sie die Dreistigkeit. S. 9 und 26 sind Noten, die ich unter Ihrer Aufsicht machen will.

fol. 33. — Je viens de recevoir en ce moment votre aimable lettre en date du 6 juillet. Je m'empresse de vous en témoigner l'expression de ma reconnaissance la plus vive. Elle m'a rappelé un tems orageux dans lequel j'ai senti tout le prix de votre amitié, mon bon et excellent ami. Je ne vous ai pas écrit parce que en ces tems extraordinaires les lettres sont des peintures sans eau, sans montagnes, sans verdure. Nous n'avons rien dans notre âme qui puisse déplaire à ceux qui règlent les destinées des hommes, mais il faut toujours craindre des interprétations secrètes lorsqu'on est lu par ceux auxquels on ne s'est pas adressé. Voilà la seule cause et prudence qui m'a fait cesser toute correspondance. Je vis absorbé dans l'étude. Je demeure à l'école polytechnique même, dans le quartier le plus retiré de Paris. Je suis tranquille, je trouve un grand bonheur dans la solitude. Je m'empresse à finir les travaux de mon voyage pour m'enfoncer dans l'Asie centrale. Je vous verrai avant et ce sera une grande jouissance pour moi. J'ai vu avec plaisir que vous êtes à la tête de ce qui intéresse le plus le bonheur intellectuel de l'homme²⁶. Votre nom est une consolation pour un grand nombre de gens distingués. Avec les plus belles intentions votre jeune Roi²⁷ serait trompé sur le mérite des hommes. Je vous recommande beaucoup Halle, surtout M. Gilbert²⁸, un des physiciens les plus distingués de l'Europe et qui jouit d'une grande considération ici. Tout le monde parle ici avec intérêt de vous. Après avoir jeté les fondemens d'une nouvelle organisation de l'instruction publique vous mettez la dernière main à vos grands travaux. Il faut que vous finissez votre histoire universelle. Vous en avez assez fait pour votre gloire, mais vous vous devez aussi à l'utilité publique. J'ai une demande à vous faire. Malgré les affaires d'Etat qui vous occupent je sais que vous ne cessez de lire et de réfléchir journellement. Vous savez suffire à tout. Voudrez-vous bien placer sur votre table une feuille avec mon nom et sur laquelle vous écrivez, sans ordre, des questions historiques que je dois me proposer sur les peuples, les anciennes villes, les mœurs... de l'Asie voisine des Indes, tout ce que vous me demanderez en revenant. Supposez que je ne vienne pas par le Caucase et la Perse mais par mer au Bengal. Le théâtre de mes recherches seront par conséquent l'Indollon, le Thibet et la petite Bucharée par une chaleur de 40°, car je déteste les pays

²⁵ Christoph Traugott Delius, *Anleitung zu der Bergbaukunst*, 1773.

²⁶ Seit Beginn des Jahres 1808 war Müller Generaldirektor des öffentlichen Unterrichts im neuen Königreich Westfalen; s. EDGAR BONJOUR, *Johannes von Müller als Beschirmer deutscher Universitäten*, in *Studien zu Johannes von Müller*, Basel 1957, S. 277 ff.

²⁷ König Jérôme von Westfalen (1784—1860), jüngster Bruder Napoleons.

²⁸ Ludwig Wilhelm Gilbert (1769—1824), Dozent der Mathematik, Physik und Chemie in Halle.

froids. Je vous demanderai cette feuille en partant. Je préfère, mon cher ami, que vous m'envoyez les 30 fr. par une petite tracte à Paris. Recevez de nouveau l'assurance de mon tendre attachement et d'une admiration vraie et constante.

à Paris²⁹ à l'école polytechnique, Montagne Ste Geneviève, ce 17 juillet 1808.

²⁹ Seit dem März 1808 wohnte Humboldt in Paris; s. KARL BRUHNS, *Alexander von Humboldt*, 2. Bd., Leipzig 1872.